

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

# UNE HISTOIRE NATIONALE, INTERNATIONALE ET TRANSNATIONALE, INDISSOCIABLEMENT

En 1940, le Chilien Francisco Walker Linares reconnaissait que

« la coopération intellectuelle est, par nature, tout autant internationale que nationale ; ses généreuses finalités, qui tendent à faire de la culture un patrimoine de l'humanité, ne sont pas incompatibles avec la mission d'exalter les valeurs spirituelles locales [...] »<sup>1</sup>.

En 1934, un diplomate brésilien affirmait que « le Brésil, à travers la coopération intellectuelle, apparaît plus brésilien<sup>2</sup> ». De ces deux citations découle l'analyse qui fonde cet ouvrage. La première renvoie à la manière dont un pays peut se saisir des dynamiques désintéressées à l'œuvre dans les relations culturelles internationales pour promouvoir sa propre culture. La deuxième est, de prime abord, plus énigmatique : que signifie paraître « plus brésilien » ? Cette expression suggère que, sur la scène internationale, ce pays pourrait souffrir d'une image tronquée, qui ne rend pas compte de manière exacte de sa réalité, de son identité. Prendre part à la coopération intellectuelle, qui a pour objet la stimulation des échanges entre pays afin de favoriser la collaboration internationale, permettrait donc d'offrir au monde une représentation fidèle de ce qu'un pays est *réellement*. Les acteurs chiliens et brésiliens, mais également argentins, qui ont fait ce constat ne se sont pas limités à celui-ci : dans ces trois pays, la période qui va du début des années 1920 à la fin de la Deuxième Guerre mondiale est celle de l'émergence et du développement de leur diplomatie culturelle, que l'on peut définir comme « la manière dont un gouvernement présente son pays au peuple d'un autre pays dans le but d'atteindre certains objectifs de politique extérieure<sup>3</sup> ».

Quels sont les objectifs, pour l'Argentine, le Brésil et le Chili, d'une telle entreprise ? « Montrer au monde civilisé que nous avons nous aussi une série de choses dont

- 
1. HERNÁNDEZ Juvenal et WALKER LINARES Francisco, *La Cooperación intelectual. Sus antecedentes, su fundación en Chile, su acción*, Santiago, Ediciones de las prensas de la Universidad de Chile, 1940, p. 15.
  2. AHI, 542,6, 995/16141, 23-12-1934, article du *Diario de Noticias*, interview d'Argeu Guimarães.
  3. AGUILAR Manuela, *Cultural Diplomacy and Foreign Policy: German-American Relations, 1955-1968*, New York, Peter Lang, 1996, p. 9.

[le Brésil] s'enorgueillit à juste titre<sup>4</sup> » et « refléter [...] la vérité de la vie argentine<sup>5</sup> » indiquent les responsables de l'organisme en charge de la diplomatie culturelle au sein des ministères des Relations extérieures brésilien et argentin ; « donner à connaître, au-delà de nos frontières, notre production littéraire, artistique et scientifique » pour « rompre notre isolement, combattre l'ignorance concernant notre culture<sup>6</sup> », expose pour sa part Francisco Walker Linares. Quête de (re)connaissance, entreprise de légitimation certes, mais aussi – et surtout ? – de dévoilement : voilà ce que signifie, pour ces trois nations, le fait de s'emparer de la culture comme outil diplomatique, de saisir les opportunités offertes par la coopération intellectuelle telle qu'elle se met en place et s'organise au lendemain de la Grande Guerre. Être pris au sérieux, figurer de manière distincte sur la mappemonde de la culture universelle, donner à voir leur « vérité » au-delà des clichés : tels sont les objectifs des Argentins, Brésiliens et Chiliens quand ils se donnent pour tâche d'élaborer une image d'eux-mêmes sur la scène internationale.

Encore faut-il savoir quels éléments sont susceptibles de la composer. Que montrer ? Qu'est-il préférable, au contraire, de passer sous silence ? Ces interrogations ne sont pas de simples questions rhétoriques : elles sont omniprésentes chez les acteurs des diplomaties culturelles argentine, brésilienne et chilienne et placent l'identité nationale, les discours et représentations dont elle est l'objet, au cœur de leur réflexion comme de la nôtre.

Nous nous inscrivons donc dans une perspective qui relève tout autant de l'histoire des relations internationales que de l'histoire culturelle, aux confins des débats sur l'identité nationale et sur la définition de la politique étrangère. De fait, pour que cette dernière existe, il faut que la distinction soit claire entre « nous » et « les autres », que soit développée une conscience nationale qui autorise une séparation entre les citoyens nationaux et les étrangers, qu'il existe, dans le cas présent, une culture nationale à même d'être valorisée à l'extérieur sans risquer d'être confondue avec une autre.

Cela pose d'emblée, pour l'Argentine, le Brésil et le Chili, certaines difficultés : comment distingue-t-on entre le national et l'étranger quand on a affaire à une société composée de migrants ? Comment peut-on bâtir un « nous » alors que la figure de l'Autre est plus celle du Noir ou de l'Indien que celle de l'Européen ? Au-delà de leurs différences, nos trois pays sont, au cours de la période étudiée, face à un défi commun qui suscite d'intenses débats autour des contours de leur identité nationale et de la définition de leur singularité.

Ces questionnements n'intéressent pas que ces trois nations : nombreuses sont les voix qui, dans toute l'Amérique latine, font de la question identitaire, nationale, mais aussi régionale, un leitmotiv plus qu'insistant. Ce constat nous amène à placer la notion de circulation au centre de notre réflexion et renvoie à celui qu'Anne-Marie Thiesse fait dans son ouvrage *La création des identités nationales*, à savoir qu'« il n'y a rien de plus international que la construction des identités nationales<sup>7</sup> ». Cet auteur montre

4. AHI, 542,6, 995/16141, 02-02-1936, article du *Diario de Noticias*, interview d'Ildefonso Falcão.

5. MRE Argentine, *Memorias*, 1939-1940, tome I, p. 571.

6. AUN, A III 46, Rapport de Francisco Walker Linares présenté au ministère de l'Éducation publique et à l'université du Chili pour favoriser la création d'une Commission chilienne, juin 1930.

7. THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles* (1<sup>re</sup> éd.), Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 11.

comment les pays européens, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, se sont servis d'« outils », de formules, de recettes qui circulent alors sur le continent pour bâtir leurs propres mythes identitaires, pour définir leur singularité. Or de telles circulations ont cours en Amérique latine dans la période de l'entre-deux-guerres.

Il y a en effet à ce moment-là une dynamique latino-américaine très forte : revues, congrès, échanges épistolaires et universitaires, relations diplomatiques, etc., créent des réseaux et témoignent d'un sentiment latino-américain que la seule étude des relations diplomatiques ou commerciales ne met pas forcément à jour. La coopération intellectuelle, qu'elle soit impulsée depuis l'Europe via l'Institut international de coopération intellectuelle (IICI), ancêtre de l'UNESCO né sous les auspices de la Société des Nations, ou par le système interaméricain qui se mettait en place depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, favorise ce processus. La question de la définition de l'identité nationale, centrale dans le sous-continent des années 1920 aux années 1940, s'inscrit donc dans un contexte où hommes, idées et préoccupations circulent intensément.

C'est le point de départ de l'ouvrage de Patricia Funes consacré aux intellectuels nationalistes des années 1920<sup>8</sup> : en mettant en lumière leur fonctionnement en réseau ainsi que les sociabilités transnationales dont ils sont les acteurs, son travail est une invitation à décloisonner le regard porté sur les constructions nationales. À l'instar d'Anne-Marie Thiesse, Patricia Funes contribue à démythifier l'irréductible singularité de l'être national. C'est en partant et de leurs travaux et de nos propres observations sur les multiples circulations qui caractérisent alors la région, que nous posons que l'Amérique latine de l'entre-deux-guerres est, comme le fut l'Europe des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, un vaste atelier d'expérimentation transnationale en ce qui concerne les discours et les représentations autour de l'identité, nationale et régionale. C'est un laboratoire où s'entrechoquent, se combinent et se mêlent cosmopolitisme, latino-américanisme et nationalisme.

Si la définition des identités nationales relève d'un processus dépassant les frontières de la nation, pourquoi l'élaboration d'une « identité pour l'extérieur », qui serve et appuie les buts de la diplomatie traditionnelle, ne relèverait-elle pas d'un processus similaire ? Telle est l'hypothèse centrale de notre analyse : les diplomaties argentine, brésilienne et chilienne s'inscrivent également dans une configuration relevant autant de dynamiques ayant lieu au sein de ces États-nations que de circulations opérant aux niveaux international, transnational et régional.

Voilà pourquoi, afin de cerner les modalités selon lesquelles chacun des trois États étudiés se saisit de la diplomatie culturelle, nous les avons replacés dans une réflexion qui articule ces différentes échelles en montrant leur imbrication, qui fait du décloisonnement son principe. De cette problématique découle un double choix : celui de la démarche comparatiste d'une part et celui d'une perspective transnationale, notamment dans notre deuxième partie, d'autre part.

Par la mise en regard des expériences argentine, brésilienne et chilienne, il est en effet possible de mettre à jour des circulations et des échanges, de décentrer doublement le

---

8. FUNES Patricia, *Salvar la nación. Intelectuales, cultura y política en los años veinte latinoamericanos*, Buenos Aires, Prometeo Libros, 2006.

regard pour aboutir à un résultat qui serait susceptible de présenter un intérêt autant pour les spécialistes de l'Argentine, du Brésil et du Chili que pour ceux qui étudient la diplomatie culturelle et, plus généralement, les relations culturelles internationales. De la sorte, on parvient à décloisonner questionnements et analyses, à appréhender ce que chaque cheminement national doit aux réalités qui lui sont propres, tout en identifiant ce qui relève de circulations porteuses de références mobilisables par chacun des trois pays étudiés.

Se pose ici le choix des termes de la comparaison. La progressive mise à jour, dans les archives comme dans notre bibliographie, d'un triangle Argentine-Brésil-Chili, véritable clé pour penser les relations internationales de l'Amérique du Sud, a imposé le choix d'une comparaison entre ces trois pays. De fait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après les guerres qui en ont marqué le dernier tiers – notamment les guerres du Paraguay (1865-1870) et du Pacifique (1879-1884) –, Argentine, Brésil et Chili se sont affirmés comme des puissances au sein du sous-continent, développant des sphères d'influence qui participent à la structuration de la configuration internationale de la région. Rivalités, tensions et alliances provisoires constituent le répertoire de leurs relations jusqu'à la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Le traité Argentine-Brésil-Chili (ABC), signé en 1915, représente à cet égard une rupture, même si cela ne signifie pas pour autant que l'on assiste dès lors à un rapprochement systématique : il s'agit plutôt d'une nouvelle phase qui débouche, dans les années 1930, sur des échanges croissants entre les trois États, qu'ils soient diplomatiques, économiques ou culturels.

Notre comparaison s'appuie en outre sur leur implication respective au sein de la Société des Nations et des réseaux de l'IICI, interrogeant par ce biais les rapports que chacun entretient non seulement avec l'Europe mais aussi avec le reste de l'Amérique latine, ces deux organismes ayant – c'est l'une des hypothèses défendues dans ce travail – contribué à multiplier les contacts entre Argentins, Brésiliens et Chiliens, et plus généralement entre Latino-Américains.

Selon Marc Bloch, pionnier de l'histoire comparée, « deux conditions sont nécessaires pour qu'il y ait, historiquement parlant, comparaison : une certaine similitude entre les faits observés [...] et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se sont produits<sup>9</sup> ». En prenant comme objets d'étude l'Argentine, le Brésil et le Chili, nous avons fait le choix de ce que Marc Bloch nomme la « comparaison au plus proche ». Ce sont en effet des sociétés voisines dans le sens où ce sont trois anciennes colonies européennes, que la question de l'identité nationale y est également présente et que chacune ambitionne d'assumer un rôle d'envergure dans le continent ; enfin, toutes trois développent les éléments d'une diplomatie culturelle dans l'entre-deux-guerres. En revanche, elles diffèrent fortement par la formation de leur population (la question de l'identité nationale ne se pose donc pas exactement dans les mêmes termes), par leurs relations avec les États-Unis et avec le reste de l'Amérique latine, mais aussi par leur taille<sup>10</sup>. La comparaison est donc un moyen de tester nos conclusions sur un pays, en

9. BLOCH Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, XLVI, 1928, p. 17.

10. Le Mexique aurait pu être l'un des termes de la comparaison. Cette possibilité était d'autant plus attrayante que le Mexique développe dès la période révolutionnaire une diplomatie culturelle. Néanmoins, par son

les replaçant dans un contexte national différent. Ainsi pouvons-nous déterminer ce qui relève réellement d'une spécificité nationale et ce qui est le produit d'une tendance plus générale et par conséquent introduire des ruptures là où les histoires nationales privilégiaient la continuité, et vice versa.

L'hypothèse centrale de notre analyse est que les initiatives argentines, brésiliennes et chiliennes sur le terrain de la diplomatie culturelle ne prennent corps et sens que dans la mesure où elles s'insèrent dans des dynamiques qui dépassent leurs frontières. Cet ouvrage se propose donc de montrer comment, à partir des toiles tissées par les différentes structures et dynamiques de la coopération intellectuelle, internationale, continentale ou latino-américaine, l'Argentine, le Brésil et le Chili ont forgé les instruments d'une diplomatie culturelle et ont bâti une certaine image d'eux-mêmes sur la scène internationale. Dans cette perspective, le principe de la variation d'échelle a présidé à l'organisation de notre travail car il permet de rendre compte de « la structure feuilletée du social » et « pose du même coup qu'aucune échelle n'a de privilège sur une autre, puisque c'est leur mise en regard qui procure le plus fort bénéfice analytique<sup>11</sup> ». Les échelles internationale, régionale et nationale seront de la sorte mobilisées.

De fait, il apparaît difficile de penser des politiques extérieures sans les replacer dans le contexte large des relations internationales. Dans le cas de ces trois pays, cela suppose de rendre compte de la manière dont chacun tisse sa toile dans une configuration triangulaire formée par l'Europe, les États-Unis et le reste de l'Amérique latine. Ignorer l'un des trois pôles par rapport auxquels Argentine, Brésil et Chili construisent leur insertion internationale conduirait à obscurcir, voire à déformer, la compréhension de leurs positions respectives. Par ailleurs, l'une des hypothèses défendues dans ce travail est que la naissance et les développements des structures et des outils visant à construire une image positive de l'Argentine, du Brésil et du Chili sont étroitement corrélés à l'émergence d'organismes à l'audience mondiale, en l'occurrence l'IIICI et l'Union panaméricaine.

Quant à la dialectique identité nationale/identité pour l'extérieur, elle doit être replacée dans une perspective latino-américaine, celle-ci étant, pendant la période étudiée, riche en questionnements identitaires et en pratiques transnationales. Ainsi avons-nous cherché, à partir des trois cas traités dans cet ouvrage, à mener une réflexion qui englobe autant que possible l'ensemble du sous-continent latino-américain et avons fait de l'échelle régionale le cadre d'analyse de notre deuxième partie, l'échelle nationale faisant l'objet du dernier temps de notre parcours argumentaire.

Le principe du décloisonnement au travers de la comparaison et le parti pris de la variation d'échelles ont donc présidé à l'élaboration d'une réflexion en trois temps.

Pour restituer la dimension « feuilletée » de notre sujet, nous avons consacré le premier temps de ce travail à la configuration de la scène internationale telle qu'elle se présente aux pays du sous-continent entre 1919 et 1946. Si ces derniers sont loin d'être de simples spectateurs des dynamiques à l'œuvre, ils n'en sont pas à l'origine et

---

caractère inédit, la révolution constitue un obstacle, notamment dans la perspective d'histoire des relations internationales qui est la nôtre.

11. REVEL Jacques, « Présentation », in *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 1996, p. 13.

se greffent sur des réseaux, des organisations qui sont extérieurs à l'Amérique latine, qui n'ont pas été pensés en fonction de ses intérêts et des enjeux qui la parcourent. La Société des Nations est à cet égard un terrain d'étude particulièrement révélateur : née d'un conflit européen, elle laisse souvent peu de place, en termes institutionnels aussi bien que géopolitiques, à des nations latino-américaines pourtant désireuses d'y jouer un rôle et d'y faire entendre leurs voix (chapitre « L'Amérique latine sur la scène genevoise »). Notre fil conducteur étant la coopération intellectuelle, c'est la part prise par l'Amérique latine – et plus particulièrement par l'Argentine, le Brésil et le Chili – aux travaux et aux réseaux de l'IICI qui constitue l'objet de notre deuxième chapitre (« L'Amérique latine et l'Organisation de coopération intellectuelle : présence et expériences »). Nos deux premiers chapitres offrent donc un aperçu des liens entre l'Europe et le sous-continent. Le troisième (« La scène panaméricaine ») a pour objectif l'analyse des relations de ce dernier avec les États-Unis à l'aune de l'histoire du système interaméricain, dans sa dimension aussi bien politique et culturelle.

Une fois posé ce cadre transatlantique, après avoir défini les conditions selon lesquelles s'effectue la participation des pays latino-américains au concert des nations, notre propos replace l'Amérique latine au centre des enjeux qui parcourent notre période. Il s'agit ainsi de déconstruire l'idée selon laquelle on a affaire à une « périphérie » de la scène internationale en montrant, d'une part, les attentions dont cette région est l'objet de la part de la SDN, de la France, des États-Unis et, plus brièvement, de l'Allemagne et de l'Espagne, et d'autre part, ce que ce jeu de rivalités croisées laisse comme marge de manœuvre et d'expression aux Latino-Américains qui doivent tracer une voie qui leur soit propre et qui leur permette de faire valoir leurs intérêts (chapitre « L'Amérique latine entre deux rives »). Notre deuxième partie s'attache ensuite aux dynamiques de coopération intellectuelle propres au sous-continent (chapitre « “Construyendo Nuestra América” : dynamiques de coopération intellectuelle en Amérique latine »). Cette attention à l'échelle régionale est l'occasion de mettre en lumière un ensemble d'acteurs et de pratiques, en un mot de circulations, qui interviennent dans un cadre résolument transnational. Discours, projets, réunions, conférences, échanges font émerger un espace latino-américain sinon cohérent du moins significatif. Au sein de ce dernier sont esquissés les contours d'une identité, celle-ci étant autant définie par ce qui est considéré comme « authentiquement » (latino)-américain que par un questionnement incessant autour des rapports à l'Europe, mère tour à tour révérée et rejetée, décevante mais toujours présente, rassurante aussi, lorsqu'il s'agit de faire face à l'influence croissante des États-Unis. Les diverses tonalités et modulations de cette partition tout à la fois identitaire et géopolitique sont retranscrites et jouées à l'occasion de différentes manifestations (projet brésilien d'Institut interaméricain en 1926, conférences américaines de coopération intellectuelle de 1939 et de 1941, etc.) qui constituent des ré-appropriations, par les intellectuels du sous-continent, des structures et des dynamiques de coopération intellectuelle élaborées à Genève et à Paris (chapitre « Comment être [latino] américain ? Les réappropriations latino-américaines de la coopération intellectuelle [1926-1943] »).

Alors que nos deux premières parties inséraient l'Argentine, le Brésil et le Chili dans une trame explicative large, le troisième et dernier temps de ce travail se concentre sur l'analyse comparée de leur diplomatie culturelle. Cette dernière sera d'abord abordée

du point de vue institutionnel afin d'identifier les structures et les acteurs chargés de la réaliser, les moyens déployés pour la rendre effective (chapitre « Acteurs et structures de la “machine diplomatique” culturelle ») – ce que Robert Frank désigne comme la « machine diplomatique culturelle<sup>12</sup> » –, nous permettant d'esquisser une première typologie grâce aux similitudes et aux différences observées. Celle-ci sera complétée en fonction de l'étude des différents destinataires d'une telle politique, étape qui nous permettra de mieux appréhender les ambitions internationales de chacun, ainsi que la manière dont chaque pays envisage sa place et son rôle dans le concert des nations (chapitre « Quelle place dans le concert des nations? Buts et destinataires de la diplomatie culturelle »). Enfin, nous clôturons ce travail par l'analyse de l'image que ces trois nations projettent d'elles-mêmes et ce dans un dialogue constant avec l'historiographie consacrée à la construction de leur identité nationale (chapitre « “Soi-même comme un autre”? La construction d'une identité pour l'extérieur »).

Pour reconstituer à la fois ce jeu d'échelles et les trajectoires des diplomaties culturelles argentine, brésilienne et chilienne, il nous a fallu mobiliser une documentation à la hauteur des enjeux, donnant à voir avec le plus de précision possible ce qui se joue pour ces trois pays aux niveaux international, régional et national<sup>13</sup>. S'il est vrai que l'écriture de l'histoire est une affaire de choix, la pratique de l'histoire comparée, telle que nous l'avons vécue, nous a semblé porter à son paroxysme la douloureuse démarche qui consiste à faire le deuil de l'exhaustivité.

---

12. FRANK Robert, « La machine diplomatique culturelle française après 1945 », *Relations internationales*, n° 115, 2003, p. 325-348.

13. Voir à la fin de l'ouvrage le descriptif de cette documentation.